

Colloque international sur la civilisation musulmane en Andalousie (6 è s.H – 12è s. ap. J. C.)

- Le siècle d'Ibn Rochd -

Dr. Bouamrane Chikh*

Introduction

Le présent colloque est la suite logique du colloque de 2003 qui avait pour titre : « *Conditions pour un dialogue fécond entre les cultures et les civilisations* ». Il s'agissait alors de répondre à la théorie fumeuse du *choc des civilisations*, mise en avant, il y a quelques années, par deux universitaires américains, soucieux de justifier la politique d'une grande puissance pour dominer le reste du monde, lequel possède pourtant des civilisations anciennes et enracinées. S'il est vrai qu'il y a eu, de temps à autre, des conflits entre tel et tel pays, il y a eu fréquemment des relations culturelles, économiques et politiques entre des peuples différents.

Si l'on jette un coup d'œil rapide sur l'histoire des civilisations, on constate très souvent qu'elles se sont interpénétrées, échangeant des produits, des idées, des ouvrages, des coutumes et des usages. Le conflit permanent entre elles est une vue de l'esprit que la réalité ne confirme pas. Les rapports entre l'Europe et l'Orient, par exemple, confirment des emprunts et des influences entre leurs peuples, sans

*. Président du Haut Conseil Islamique.

occulter pour autant les différences qui distinguent l'Irak au 10^e siècle et la civilisation andalouse au 12^{ème} siècle.

Cette année, nous avons choisi de traiter justement de l'Andalousie au 12^e siècle. A cette époque, l'Espagne musulmane a transmis à l'Occident la culture et les découvertes venues de Bagdad ou nées sur son territoire. Cordoue et les cités andalouses ont connu une culture brillante qui rappelle la grande période abbasside.

I. La société andalouse

Elle se caractérise par le mélange des habitants, à la suite de mariages mixtes, surtout entre musulmans et chrétiens. Ils se rencontrent naturellement dans la vie de tous les jours, à tel point que l'historien H. Pérès remarque, à ce propos, que cette société est « *une conjonction heureuse de sémites et d'aryens* » (A. Clot, *L'Espagne musulmane*, p. 241). Les gens peuvent communiquer entre eux facilement, parce qu'ils ont une langue commune, la langue arabe suffisamment répandue à travers l'Andalousie. Elle est parlée par les musulmans, les mozarabes et les juifs arabisés. Ces deux derniers s'expriment également dans leurs langues maternelles, le latin, le castillan et l'hébreu. Les religions différentes sont respectées du fait que les *gens du Livre*, chrétiens et juifs, peuvent pratiquer librement leur culte sans immixtion de l'Etat islamique qui les protège. Les trois religions qui coexistent en Espagne ont des traits communs et des différences connues. L'Islâm se considère, en effet, comme le continuateur des religions qui l'ont précédé. La vie sociale rapproche les uns des autres et facilite les relations entre eux. Les non musulmans sont également fonctionnaires de l'Etat ou conseillers. D'autres exercent des professions qui permettent les rencontres quotidiennes entre commerçants, agriculteurs, médecins... Tous participent à une civilisation commune, dans le respect mutuel des croyances. Les convertis à l'Islâm servent naturellement de trait d'union. Les uns et les autres contribuent à la culture arabe par leur savoir, soit par la connaissance directe, soit grâce à la traduction des œuvres écrites.

II. Le mouvement de traduction

La traduction se fait à partir de l'arabe, soit directement vers le latin, soit en passant par l'hébreu ou le castillan. Ce mouvement avait commencé depuis le 9^e et le 10^e siècles, mais c'est surtout au 12^e s. qu'il a pris une ampleur considérable, malgré les troubles ou les conflits qui existaient ici ou là. Cordoue, Séville, Grenade, Saragosse sont les principales citées où la traduction s'est développée d'une façon particulière. A Tolède, des savants connaissent plusieurs langues, notamment l'arabe, l'hébreu, le latin et le castillan. Ils sont soit Espagnols, musulmans, chrétiens et juifs arabisés, soit des étrangers venus d'Angleterre, de France, d'Italie ou d'ailleurs, pour se pénétrer de la culture arabe et la faire connaître à leur pays d'origine. On peut mentionner les traducteurs travaillant à Tolède comme Gérard de Crémone, Michel Scott, Adélarde de Barth et bien d'autres à Cordoue, Grenade, Saragosse, Séville...

Les œuvres traduites sont les textes arabes parvenus de Bagdad et de l'Orient et portant, soit sur la philosophie et les sciences étrangères, soit sur les sciences proprement arabes, en relation avec d'autres pays comme la Grèce, l'Inde ou la Perse. En Andalousie, les savants et hommes de lettres du 12^e siècle occupent tout naturellement une grande place en philosophie, littérature, médecine et sciences exactes. L'historien Juan Vernet considère cette époque comme « *la plus grande splendeur de la science espagnole* » (*Ce que la Culture doit aux Arabes d'Espagne*, édit. Sindbad, Paris, 1985, p. 256). Les textes traduits portent sur la philosophie d'Aristote et principalement *Les catégories*, *La Métaphysique* et d'autres traités. Il faut y ajouter *les commentaires d'Ibn Rochd*. D'autres textes concernent l'astronomie de Ptolémée (*L'Almageste*), *L'arithmétique* de Khawârizmî, *Les éléments de géométrie* d'Euclide, le traité médical d'Ibn Zohr (*l'aysir*), les textes de Fârâbî, Ibn Sînâ, de Ghazâlî...

III. La philosophie : Ibn Rochd et Maïmonide

1- **Ibn Rochd** (ou Averroès : 1126-1198) est le plus illustre des philosophes de l'Espagne musulmane. Il descend d'une famille réputée pour son savoir et les charges importantes qu'elle occupe dans l'Etat.

Son grand-père a été magistrat à Cordoue et son père également. Magistrat malikite à son tour, Ibn Rochd maîtrise tout le savoir de l'époque : droit, kalâm, exégèse coranique, traditions du Prophète (qsssl), médecine, sciences naturelles, mathématiques... Sur les conseils d'Ibn Tufayl, il accepte de commenter les œuvres d'Aristote et devient le médecin du souverain almohade, AbouYaquûb Yoûssouf qu'il suit à Marrakech. Les docteurs malikites de l'époque s'opposent à ses idées et intriguent contre lui. L'Emir l'exile un temps près de Cordoue.

C'est ce qu'on appelle son « épreuve » (nakba), puis il reprend sa place à la Cour jusqu'à sa mort, à Marrakech. Des auteurs tardifs prennent prétexte de cette défaveur provisoire pour accuser l'Islâm d'*hostilité à la philosophie* ! D'autres transforment Ibn Rochd en *libre-penseur* ! Ce sont là des contre-vérités manifestes. Son compatriote Maïmonide (1135-1204) se heurte à son tour aux rabbins de son temps, puis retrouve plus tard la faveur d'une partie de son public. Nul ne songe pourtant à traiter le judaïsme d'adversaire de la philosophie. Il faut raison garder et cesser de déformer les faits. Ibn Rochd et Maïmonide sont des penseurs fidèles à leur foi respective et sont justement considérés aujourd'hui comme des autorités éminentes.

Ibn Rochd s'exprime clairement sur cette question dans son court-traité, *Fasl-al-maqâl* (Traité décisif sur l'accord de la philosophie et de la religion). Il ramène les opinions des partisans et des adversaires à trois attitudes : « *Un groupe blâme la philosophie; un autre groupe rejette la religion et un autre groupe concilie les deux* ». Il estime déraisonnable de rejeter la philosophie, sous prétexte qu'elle est née chez les anciens, avant l'avènement de l'Islâm. Si leurs opinions exprimées sont justes, il convient de les accepter. Si, au contraire, elles sont fausses, il convient de les refuser. Le but poursuivi, c'est la recherche de la vérité, qu'il s'agisse de la philosophie ou de la loi religieuse : « *Nous savons, nous musulmans, d'une façon certaine, que la démonstration rationnelle ne peut conduire à s'opposer aux données de la foi religieuse, parce que la vérité ne peut contredire la vérité ; au contraire, elle la conforte et la renforce* »¹.

1. *Fasl-al-maqâl*, édit. SNED, Alger, 1978.

Il admet volontiers les idées nouvelles, si elles sont vraies : « *Il n'est pas convenable, dit-il, de refuser les idées des autres peuples, du seul fait qu'ils sont différents de nous par la culture et les croyances. Il s'agit d'opérer un tri dans leurs idées pour admettre celles qui sont vraies et repousser celles qui sont fausses* ». Partisan d'Aristote, il analyse bien son œuvre, à tel point qu'il est célèbre comme son grand commentateur. Mais il reste un penseur musulman, soucieux de s'ouvrir aux autres cultures qui nous enrichissent.

Les commentaires d'Aristote

Lorsqu'on étudie la philosophie d'Aristote et son rayonnement dans le monde, il est difficile de séparer le nom du Stagirite de celui d'Ibn Rochd. On sait que les principaux traités de philosophie grecque ont été traduits en langue arabe à partir du 9^e siècle ap. J.C. Dès cette époque, des philosophes musulmans, comme Al-Farâbî et Ibn Sînâ ont commenté des œuvres marquantes de Platon et d'Aristote. Mais aucun philosophe ne peut égaler Ibn Rochd. Il nous paraît utile de faire part ici de quelques observations à ce propos. On passera brièvement en revue les ouvrages commentés, la méthode suivie et l'apport personnel du commentateur.

Les ouvrages commentés par Ibn Rochd sont de trois sortes, selon leur développement : grands commentaires, commentaires moyens et abrégés.

- Les grands commentaires (*tafsîr* ou *sharh*) comprennent *La Métaphysique*, *Les seconds Analytiques*, *Le Traité de l'âme*, *La physique*, *Le Traité du ciel et du monde*.

- Les commentaires moyens (*talkhîs*) sont plus nombreux et comprennent *La Métaphysique*, *La Rhétorique*, *Les Catégories*, *de l'Interprétation*, *Les premiers Analytiques*, *Les Seconds analytiques*, *Les Topiques*, *Les Réfutations des sophistes*, *La Poétique*, *Le Traité du ciel*, *De la génération et de la corruption*, *Les Météorologiques*, *Le Traité de l'âme*, *l'Ethique à Nicomaque*, *Du sens et de la sensation*.

- Les abrégés (*Jawâmî'*) se rapportent à *la Métaphysique*, à *La Logique*, à *La Physique* et à *L'histoire des animaux*.

L'apport personnel

Ibn Rochd connaît bien les travaux de ses devanciers et partage parfois leur point de vue. Ainsi il donne raison à Alexandre d'Aphrodise, lorsqu'il s'agit d'ordonner les 14 livres de *La Métaphysique* d'une manière plus systématique. Mais il ne se borne pas à le répéter ; il contrôle souvent ses affirmations ou les réfute. En général, il exprime nettement son accord ou son désaccord avec tel ou tel commentateur et justifie sa position. Tout en admirant Aristote comme un grand génie, Ibn Rochd ne retient pas tous les aspects de sa doctrine. S'il l'approuve, par exemple, d'avoir opéré une heureuse synthèse entre les philosophes grecs de la nature, d'une part, et la raison platonicienne, d'autre part, il admet qu'il est parfois obscur. Il lui arrive, en effet, d'hésiter sur le sens de tel texte et il l'avoue sans peine.

On oublie souvent qu'Ibn Rochd, philosophe et médecin, demeure un magistrat et un savant musulman et qu'à ce titre, ses idées diffèrent sensiblement de celles d'Aristote. En fait, il reconstruit le système aristotélicien et l'interprète d'une manière personnelle. Il considère, par exemple, que la Providence divine s'étend à tous les êtres. Citant des versets coraniques, il justifie le monothéisme ou la science de Dieu : « *S'il existait d'autres divinités que Dieu, le ciel et la terre seraient corrompus* ». - « *Ne connaît-il pas ce qu'Il a créé, Lui qui est le subtil et Le bien informé ?* ». Ce point de vue d'Ibn Rochd se retrouve dans son œuvre proprement islamique. Pour lui, la philosophie et la révélation s'accordent en définitive, même si la raison doit garder la primauté sur la foi, plus proche de la poésie et de la dialectique. Si les averroïstes latins ont cru faire d'Ibn Rochd un *libre-penseur* et l'ont interprété dans ce sens, c'est qu'ils ignoraient ses traités personnels, édités et connus beaucoup plus tard. Aujourd'hui, il est possible de retrouver le visage authentique du philosophe de Cordoue qui n'est pas seulement le commentateur d'Aristote. Mais c'est là un autre problème.

2- Maïmonide. - Contemporain d'Ibn Rochd, il partage largement son point de vue dans ses ouvrages. L'un de ses biographes les compare justement : « *Averroès et Maïmonide, deux fils de Cordoue, sont les produits d'une même civilisation, d'une même société symbiotique,*

d'une culture qui avait atteint à l'époque, un très haut degré de raffinement et qui était à son apogée. Ce sont deux maîtres de la science juridique, deux médecins et deux philosophes »¹. ... Un autre biographe écrit : « *Juif né en terre musulmane, Maïmonide appartient à l'univers socio-culturel et linguistique de l'Islâm, puisque son apprentissage philosophique, s'est fait en langue arabe, auprès de penseurs arabes et sur des terres gréco-arabes...* » (M. Ruben-Hayoun, *Maïmonide, prophète du dialogue des cultures*, *Le Figaro*, 31 décembre 2004).

Son maître livre, *Le guide des égarés* prouve à quel point Maïmonide est pénétré de philosophie gréco-arabe et de judaïsme ouvert auquel il demeure attaché. Comme Ibn Rochd, il veut concilier philosophie et religion ; son influence, comme celle d'Ibn Rochd son aîné, marque profondément la pensée médiévale de l'Occident. Tous les deux ont cherché le dialogue entre trois cultures dans le respect mutuel de leurs traditions différentes. Ce livre a été écrit en langue arabe avec des caractères hébreux. Un savant turc l'a publié récemment, en rétablissant l'alphabet arabe. Il a été traduit et réédité souvent à Paris par Vrin et Verdier.

IV. Un grand médecin, Ibn Zohr (1101-1162)

Contemporain et ami d'Ibn Rochd, Aboû Marwân Abd-al-Malik, Ibn Zohr (Avenzoar) est le plus célèbre d'une famille de médecins de Séville. Né vers 487H/1101, il meurt en 557H/1162, après une carrière bien remplie, consacrée spécialement à son art. Il n'est ni philosophe ni encyclopédiste, comme son ami Ibn Rochd ou d'autres médecins illustres. Il est d'abord au service des Almoravides et lorsque cette dynastie perd le pouvoir, il devient médecin du premier souverain des Almohades, Abdelmoumin. *Al-Taysîr* est le traité médical le plus important d'Ibn Zohr. Il lui doit sa grande célébrité au Maghreb et en Europe. Le titre complet est *Kitâb al Taysîr fî-l-*

1. H. Zafrani, *Juifs d'Andalousie et du Maghreb*, édit. Maisonneuve et Larose, Paris, 2002, p.88.

moudâwat wal-tadbîr (Le Livre de la simplification concernant la thérapeutique et la diététique). L'Occident l'a utilisé dans une traduction latine jusqu'au 18^e siècle.

Ibn Zohr connaît les travaux de ses prédécesseurs grecs ou orientaux, mais il ne se contente pas de les reproduire. Quelques auteurs partisans, dont l'orientaliste E. Renan, ont affirmé gratuitement cette thèse partielle qui trouve encore des adeptes en Occident. En fait, Ibn Zohr opère la synthèse entre l'héritage qu'il reçoit et sa propre recherche. C'est ainsi que procèdent les savants à toutes les époques. Maître de son art, Ibn Zohr fait preuve d'indépendance et d'originalité. Son ouvrage se fonde autant sur ses lectures que sur ses observations personnelles ; il fait même plus confiance à l'expérience qu'aux traités antérieurs qu'il connaît bien. Il découvre plusieurs maladies et indique des opérations nouvelles ou des remèdes inconnus avant lui. Il consulte son entourage et ses malades. Souvent, il est amené à corriger les erreurs commises par les anciens.

Il rapporte plusieurs anecdotes pour mieux illustrer les cas qu'il traite. Ainsi, il indique comment il avait soigné un vizir qui l'avait emprisonné et qui souffrait d'un panaris. Un autre malade avait bu l'eau polluée d'une jarre ; Ibn Zohr l'a fait briser et y a découvert une grenouille. Il lui a expliqué alors que c'était là la cause de son mal. L'auteur a voulu mettre son traité à la portée du grand public comme des savants. Son style est sobre et précis. Il évite l'érudition et l'ornement littéraire. Sa langue est compréhensible encore aujourd'hui. Traduit en 1280 en hébreu, puis en latin, *Al-Taysîr* a été utilisé en Occident par la plupart des médecins et des Facultés. L'un de ses biographes remarque que le traducteur, ne trouvant pas le terme propre en latin, a transcrit purement et simplement le terme arabe, comme par exemple *merî (al-mari)* pour désigner l'œsophage ou *doggar (al-dahîs)* pour le panaris. Il restait à éditer le manuscrit qui existe à Oxford (Bodlénne), à Paris (Bibliothèque nationale) et à Florence (Bibliothèque des Médicis). Il mérite d'être traduit* en langues étrangères vivantes pour le faire connaître et apprécier à sa juste mesure.

*. Une traduction en langue française vient d'être faite par le Dr Bouamrane Fadhila, médecin universitaire – Alger.

V. Choix de textes extraits d'études spécialisées

« Ceux qui présentent Averroès comme le paladin de la raison ne rendent justice ni à sa vie ni à son œuvre. La relation entre la loi divine et la sagesse (ou philosophie) dont traitent son *Traité décisif*, son *Incohérence de l'incohérence* n'est pas une relation de subordination. Une étude sérieuse de ses écrits devrait conduire plutôt à approfondir encore la nature de ce rapport entre rationalité et révélation, à poser surtout la question de l'expression à lui donner dans la vie politique, de manière à sauvegarder la liberté tout en créant les conditions nécessaires au véritable bonheur humain. La question posée sera alors en même temps celle de la tolérance et, avant tout, d'un régime politique sain. Précisément, parce que cette question fut, sous ses deux aspects, cruellement négligée par le mouvement des Lumières, il serait aussi absurde qu'arbitraire de prétendre à titre posthume y enrôler Averroès »¹.

« Dès que les traductions des œuvres philosophiques d'Averroès parvinrent en Europe, la question se pose de savoir dans quelle mesure les notions qu'elles véhiculaient- et qui étaient si différentes de celles que l'on considérait comme du pur Aristote- étaient conciliables avec les vérités de la foi. Pendant tout le XIII^e siècle, philosophes et théologiens occidentaux se livrèrent à la lourde tâche de tenter de répondre à cette question qui provoqua de longues controverses entre intellectuels de toute l'Europe. Tour à tour louée et condamnée par les averroïstes et leurs adversaires avec, au premier plan, saint Thomas (d'Aquin), Albert le Grand et Siger de Brabant, l'École d'Oxford avec Roger Bacon, Robert Grossetête et Guillaume d'Ockham, la pensée d'Aristote véhiculée et commentée par Averroès demeura au centre des préoccupations philosophiques et religieuses pendant les années au cours desquelles se forma la pensée européenne »².

1. Charles Butterworth, extrait de *Averroès l'Andalou, un croyant rationaliste*, dossier spécial de la revue *Quantara*, édit. de l'Institut du Monde Arabe (IMA), Paris, n°18, été 1998, p.31.

2. A. Clot, *L'Espagne musulmane*, édit. Perrin, Paris, 1999, p. 27.

« Voici un livre qui vient à son heure. Et pourtant l'histoire d'Al-Andalus, c'est-à-dire de l'Espagne musulmane, n'est-elle pas une vieille histoire, commencée il y a plus de treize siècles, close depuis plus de cinq cents ans ? Mais cette histoire, comment ne pas y chercher aujourd'hui des signes pour notre histoire, celle du temps présent ? Comment ne pas y voir à la fois un modèle et un avertissement ? Maria Rosa Ménocal nous invite sans hésitation, sans réticence, avec passion, avec une admiration pour le passé et un sentiment d'urgence au regard du présent... Elle nous peint une société où cohabitent Arabes, Berbères et Ibères, musulmans, juifs et chrétiens, où le ministre d'un émir peut être juif et son général en chef chrétien. Une civilisation brillante... Des langues et des fois qui se mêlent et s'acceptent, des poèmes arabes qui s'achèvent en citations de poèmes romans ... »¹.

*. Maria Rosa Ménocal, *L'Andalousie arabe*, édit. Autrement, Paris, 2003, p.5. (Extrait de la préface par Michel Zinc).